

L'Eté

Voici revenu le temps de l'été, de la tiédeur de l'air et des embrasements de midi, de la somnolence et des longues siestes, de la chaleur ensoleillée et des fraîcheurs nocturnes, le temps de la détente, de la joie et de la douceur de vivre. Oui, l'été, son absence de contrainte, ses évasions vers la mer, sa décontraction vestimentaire, et cette sorte de griserie que donnent l'azur du ciel, la blondeur du soleil, l'odeur iodée des vagues et l'euphorie des vacances.

Allongée sur la plage, je regarde évoluer les petites voiles multicolores

qui louvoient sur l'eau... une brise légère les gonfle comme des outres et, par instants, les penche tellement qu'on a l'impression de voir chavirer les frêles esquifs... une sorte de torpeur engourdit les baigneurs se bronzant au soleil! Dieu! que les galets de ces plages sont durs! Ils me font regretter encore davantage les merveilleuses plages de chez nous. Oh! les dunes des Andalouses et ces franges de sable d'or s'étendant sur des kilomètres et où se nichaient Ste-Clotilde, Roseville, Bouisseville, Aïn el Turck, à l'ombre du Mudjardjo et sous l'aile tutélaire de la Vierge de Santa-Cruz.

Plages d'Arzew, de Damesme, de Port-aux-Poules, criques de la Fontaine des Gazelles, de la Salamandre, plage des Sablettes près de Mostaganem, que de souvenirs évoquent vos noms où chantent le murmure de la mer et le bercement de la brise. Que de baignades, de jeux, de parties de pêche! que d'escalades dans les dunes, piquées d'ajoncs et de genêts, où l'on s'amusait à dépister les amoureux blottis dans cette couche royale de sable d'or!

Que d'agréables dégustations d'ourins et d'arapèdes arrosées d'une anisette qu'irisait l'eau glacée de la gargoulette, et par-dessus tout cette insouciance et cette joie de vivre que jamais plus nous ne retrouverons.

Oh! plages de chez nous, quel attrait vous exerciez sur nous tous!

Je me souviens des temps « préhistoriques » où nous allions sur la corniche oranaise avec les vieux tramways, nan-

tis de ces baladeuses dont on se disputait les places en plein air, puis quand ils furent supprimés, et avant que ne s'organise la S.O.T.A.C., de ces petites camionnettes qu'on appelait « services à volonté » et où il fallait beaucoup de bonne volonté pour faire le voyage... agglutinés comme des mouches, on y montait, même en marche, pas très sûrs de ne pas en descendre involontairement au premier coup de frein ou dans un tournant un peu raide, mais quelle ambiance de bonne humeur et de jeunesse tandis que fusaient les rires et les réparties pleines d'accent et de gaieté!

Odeurs de l'été! vous suggérez cent images et mille souvenirs: varech et iode, embruns salés qui vous fouettent le visage, frites et brochettes, mais aussi goût vanillé des glaces de la Nueva Ibense et saveur givrée de l'agua limône.

Je sais, vous allez me dire qu'ici aussi on peut respirer les mêmes effluves marines, que les vagues niçoises sont aussi bleues que chez nous et que l'odeur des frites est la même partout... C'est vrai... pourquoi faut-il pourtant que tout me paraisse plus fade et plus mièvre? peut-être l'imagination embellit-elle trop le passé! peut-être aussi les souvenirs heureux de notre pays sont-ils associés aux belles années de notre jeunesse, ce qui les idéalise sans nul doute; je crois aussi pourtant que l'exode et l'exil, en nous coupant brutalement de tout ce qui était notre vie, ont tari un certain goût du bonheur, et qu'il est difficile de jouir complètement du présent quand l'aiguillon des regrets vous taraude même imperceptiblement.

Pourtant, comme il est beau cet été 1970, tandis que le soleil fait miroiter les crêtes des vagues, et qu'au loin, à l'horizon, un bateau disparaît peu à peu... Où va-t-il? Peut-être là-bas, où nous avons laissé tant de notre cœur!

Ecrit sur la plage,

Nice, 6-6-70.

C. B.